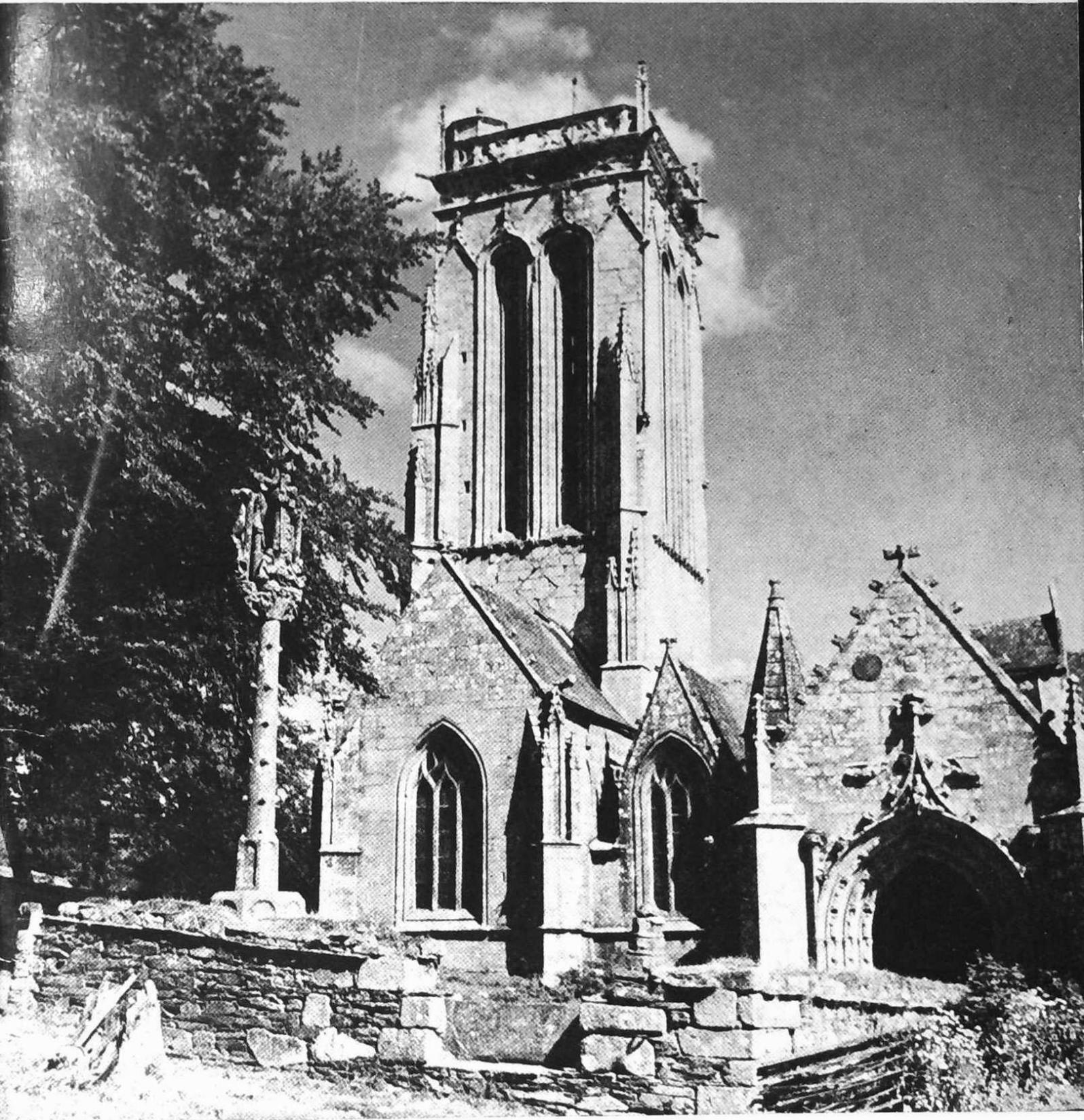


saint-herbot

histoire
légende
architecture



photos jos le doaré

maurice dilasser

Dans la même collection aux Editions JOS Le Doaré, Châteaulin

LÉGENDES DE BRETAGNE.

LA MER, texte de Pierre Hélias.
DE GREVE EN CAP, texte de Pierre Hélias.
LÉGENDES DORÉES, texte de Y.-P. Castel.
CONTES BRETONS, texte de Pierre Hélias.
CONTES BRETONS DU PAYS BIGOUDEN, texte de Pierre Hélias.
CONTES DE LA CHANTEPLEURE, texte de Pierre Hélias.
LÉGENDES DE L'ARGOAT :
LES MONTS D'ARRÉE, texte de Bernard de Parades.
LES MONTAGNES NOIRES, texte de Bernard de Parades.

TRADITIONS.

PARDONS DE BRETAGNE, texte de Florian Le Roy.
DANSES DE BRETAGNE, texte de Pierre Hélias.
COIFFES DE BRETAGNE, texte de Pierre Hélias.
COSTUMES BRETONS, texte de Pierre Hélias.
LA MAISON BRETONNE, texte de Stany Gauthier.
SAVOIR-VIVRE EN BRETAGNE, texte de Pierre Hélias.
MOBILIER RUSTIQUE BRETON, texte de Yves Rosot.
LOGIS ET MÉNAGE, texte de Pierre Hélias.
LA MUSIQUE BRETONNE, texte de R. Abjean (nouveau).
CONSTRUIRE EN BRETAGNE, texte de Philippe Lachaud (nouveau).

ART BRETON.

LES GRANDS CALVAIRES, texte de V.-H. Debidour.
CHATEAUX EN BRETAGNE, texte de Florian Le Roy.
RENAISSANCE EN BRETAGNE, texte de André Mussat.
LES GRANDS CALVAIRES (en couleur), texte de V.-H. Debidour.
EGLISES ET CHAPELLES (en couleur), texte de René Couffon.

Editions JOS Le Doaré
29150 Châteaulin

saint herbot

Texte de Maurice Dilasser
Photos de Jos Le Doaré

Une croupe aux landes rases, transpercées de roches aiguës, et puis la route s'engage entre des versants boisés, au pied desquels l'Ellez roule ses eaux parmi les pierres. On va atteindre le fond de ce cirque, quand soudain, à un tournant, se dresse, insolite, la haute tour de Saint-Herbot : contraste entre le brut et le raffiné, entre le bruit et le chant, entre la vie besoigneuse d'hommes liés à la terre et au bétail et la liberté de leur âme. Mais pour quel culte ce monument élevé dans un tel site ?

LE VÉRITABLE ET LE LÉGENDAIRE SAINT HERBOT

Dans cette solitude, quelqu'un a mené une vie rude et humble, proche du sol et des animaux, mais contemplateur de l'invisible, tel qu'on le voit en son gisant de granit.

Est-ce l'un de ces religieux bretons qui, au XI^e ou au XII^e siècle, sous l'influence lointaine des papes réformateurs, Léon IX ou Grégoire VII, ont choisi de se retirer du monde, hors de tout cadre monastique, pour rappeler au clergé décadent le sens de la prière et du détachement évangélique ? peut-être.

L'imagerie populaire et la forme de son culte ne sont pas prolifiques.

La sculpture le représente, vêtu de bure, avec une sorte de capuche, parfois même coiffé d'un chapeau de cardinal : il tient généralement un livre de prière et s'appuie tantôt sur un bâton, tantôt sur une crosse d'abbé. Fut-il moine ? En ce temps-là on concevait mal un saint qui ne le fût pas, à moins d'être évêque, ou les deux à la fois.

Il est invoqué comme protecteur des bêtes à cornes : ne fut-il pas un de ces ermites qui élevait quelques bêtes pour sa nourriture et le travail des champs ?

La légende n'est pas en peine pour répondre : les anglais ayant emporté à la fois le reliquaire contenant le chef du saint et l'histoire de sa vie, comme en témoignait jadis à Berrien un manuscrit du XV^e siècle, l'imagination a pris ses droits de suppléance.

Il était une fois GAWR (1), un géant que d'autres appellent Guéor ou Caervent. Il s'était fait un château à sa taille sur le promontoire du Rusquec. Les pentes rocheuses et le ravin étaient sa carrière. Quand il y travaillait avec ses frères, on aurait dit que le monde s'écroulait. C'est vrai : voyez les blocs de pierre parmi lesquels la rivière issue de Yeun Elez dévale en cascade : ce sont les déchets de son chantier ; voyez l'énorme vasque brisée à la porte du château : elle est gravée à ses armes ; c'était sa coupe pour se désaltérer à la rivière.

Autour, dans les bosquets, on pouvait entendre le ramier : c'était Eudes Marec, le trouvère, qui voltigeait sous les fenêtres de la châtelaine. Son mari jaloux et cruel la tenait séquestrée.

Il ne fut bon qu'une fois dans sa vie : quand il accueillit HERBOT, l'homme de Dieu, qui cherchait un coin pour vivre en paix. Il lui avait même prêté une paire de bœufs pour l'aider à construire son ermitage et les animaux ne voulaient plus le quitter ; il faut croire que les saints fatiguent plus vite les humains : Herbot, surnommé Elghez « le menton long » sans doute à cause de sa barbe d'assyrien, avait fui les femmes de Berrien qui ne cessaient de lui chercher querelle, et maintenant il allait encore tout de suite lasser la patience du géant. Pour celui-ci, toutes les prières de l'ermite étaient perte de temps et nuisance, d'autant que les paysans alentour se laissaient gagner à cette forme de paresse. Il fallait en finir. Il lui suffisait d'une chiquenaude pour expédier le saint en paradis ; il s'arma pourtant d'une massue, à l'heure des ténèbres ; or, tandis qu'il la brandissait pour anéantir le pauvre Herbot endormi, sous sa semelle le roc se déroba, et le géant, perdant l'équilibre, s'empalla de tout son poids sur la flèche de la chapelle. On n'eut plus qu'à rouler le corps inanimé du Seigneur du Rusquec, à la plier en neuf, tant il était long, et à entasser sur lui des blocs de pierre. Aujourd'hui encore vous voyez sa tombe : c'est le *Begawr*, le bez où git Gawr, et vous constatez aussi que la tour de Saint Herbot n'a toujours pas sa flèche.

Le saint mourut à son tour, mais plus tard, et en paix pour de bon. Au géant le chaos de la terre et de la pierre et sans doute même le feu et les flammes. A Saint Herbot, le repos dans la maison de Dieu, près de l'autel que ses yeux ne se lassent pas de fixer.

Quant à ses bœufs, certaines nuits, vous pouvez les apercevoir, tout blancs et lumineux ; ils font retentir le vallon de leurs meuglements, c'est pour dire la bonté du saint pour eux. Et toutes les bêtes qui portent cornes sont trop heureuses de faire trois fois le tour de son église les jours de

(1) Gawr vient sans doute du gaulois *cavaro*, ou de l'irlandais *caïr* : le géant.



Le Rusquec et la vasque armoriée.

pardon et de donner quelques crins de leur queue pour lui, si cela l'honore. Les ménagères quand elles tournent aussi autour de l'enclos sont moins désintéressées : « Je vous prie, Monsieur Saint Herbot, de mettre du beurre dans ma baratte ».

Ma zimp da bidi Sant Herbot
Da rei aman leiz ar ribot.

Naguère, elles déposaient bien un peu de ce beurre sur l'autre table d'offrande. — Ont-elles cessé de chanter aujourd'hui ?

« Aotrou Sant Herbot beniget	Monsieur Saint Herbot béni
« A greiz va c'halon me ho ped	Du fond du cœur je vous prie
« Da skuilha ho benedikcion	de répandre votre bénédiction
« War al laez a c'horaon	sur le lait que je trais
« Evit ma savo kalz dienn	pour que la crème se lève abondante
« Da gountanti va bourc'hizienn	afin de satisfaire mes maîtres
« Ha da vloaz, mar bezan e buhez	Et l'année prochaine, si je suis en vie,
« Me a bromet d'eoc'h eul leue ».	je vous promets un veau.

QUELLE EST LA CLÉ DE CETTE LÉGENDE ?

On peut aventurer quelques hypothèses à la faible lueur dont les recherches historiques éclairent les origines des celtes. On a trouvé sur d'autres versants boisés (1), comparables à celui de St Herbot, des terre-pleins, faits pour l'évolution de foule, pour le déroulement des rites, des jeux et de la foire. Au milieu de ces enceintes sacrées, que signalaient un poteau de bois ou une colonne de pierre, se dressait un temple et parfois une pierre représentant un animal, comme le taureau. Non pas que les celtes aient assimilé leurs dieux aux animaux; mais quand ils voulaient capter la puissance occulte qui favorisait la fécondité et la prospérité des troupeaux, ils recouraient à ce signe de valeur magique.

Dans leur religion, des fêtes marquaient le printemps (1^{er} mai) ou l'automne (1^{er} novembre). Alors leur dieu tribal, qui prenait différents noms, selon le bienfait qu'on attendait (2), s'unissait avec une déesse de la nature, que pouvait personnifier une rivière nourricière de la terre. Morrigan, la reine des démons, était une de ces divinités féminines: bons ou mauvais, les démons sont tout de même des anges, des « aelez ». Au Yeun Aelez, on jetait dans le marais infernal des offrandes pour les invoquer; et la rivière coulait sous le « Coat aelez », le bois druidique habité par eux.

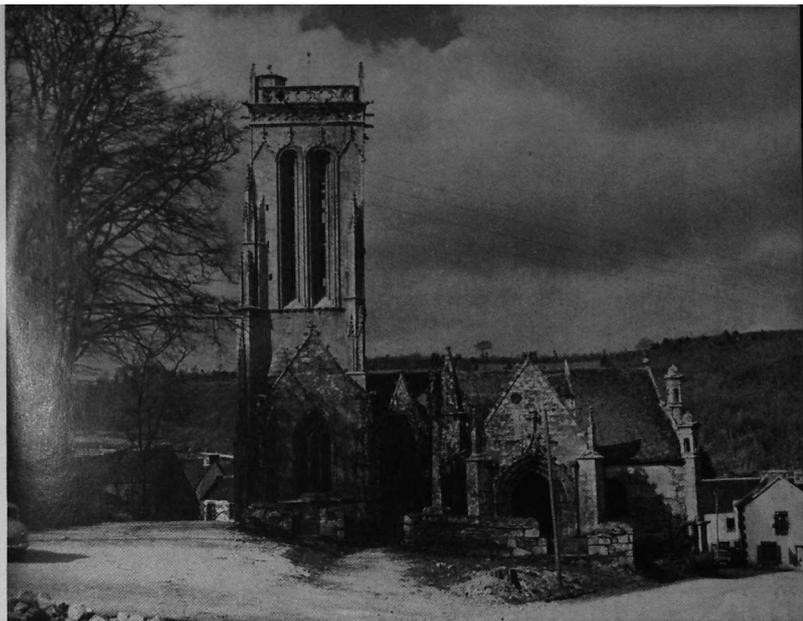
L'Evangile a été apporté jusqu'au bord de ce marais et dans ce bois. Alors les bons anges remplacèrent la reine des démons et tout son monde et la rivière leur fût vouée. Alors le dieu tribal a été déconsidéré. On a cessé de croire à sa puissance protectrice sur les troupeaux. On s'est tourné vers un homme, mais un sage et un saint. Herbot était le plus capable d'user des paroles et des gestes favorables au bétail. On s'est adressé à lui de son vivant, et, après sa mort, sa chapelle a succédé, dans l'enceinte sacrée, au temple païen, et sa tour au poteau ou à la colonne de pierre. Le geste païen du sacrifice, l'offrande de la queue de l'animal, a pris un sens nouveau. Le Saint a surmonté la brute païenne. Il en est si bien venu à bout, que le culte païen n'est ici qu'une fragile hypothèse. La chapelle du Saint, elle, est vivante.

HISTOIRE DE LA CHAPELLE.

LES STRUCTURES DU XIV^e SIÈCLE

L'ermitage du saint devint un centre de culte fréquenté et sur son emplacement on éleva une chapelle. Elle aurait pu résister à l'usure du temps, mais non aux désastres de la guerre. Elle fut détruite par ceux qui se battaient, dans toute la Bretagne au nom des Blois ou des Monfort, du roi de France ou de celui d'Angleterre, « faisant outrageuses prises et estorcions et destruction de pauvres gentz ». Le pape, averti de l'importance de ce lieu de pèlerinage, promit alors des indulgences à tous ceux qui travailleraient à sa réfection (1389).

(1) Ainsi celui de Goloring qui remonte à six siècles avant le Christ.
(2) Cernunos, le « cornu », Lug « au long bras », par exemple.



Dans une époque, à peine plus paisible, JEAN V, libéré par Rohan des griffes des Penthièvre, avait fait des donations en faveur de hauts lieux comme le Folgoat, Locronan, la Martyre, qui attiraient le peuple breton. En 1424, il envoie un messager à Saint Herbot, pour offrandes et messes à l'intention de sa fille, la reine de Sicile. Le vaisseau actuel était-il déjà en place pour alors ? il semble qu'un pan de mur au sud, et celui du nord, en schiste, soient de ce temps.

Cette église était-elle déjà prieuré des Carmes de Rennes ? Pour administrer à leur place, ils délèguèrent des prêtres gouverneurs qui ont laissé leur nom sur les murs du monument.



LES MAGNIFICENCES DE LA FIN DU XV^e ET DU XVI^e SIÈCLE

Anne de Bretagne a marqué son règne de semblables largesses. Ici, elle offrit une rente annuelle de dix louis sur ses domaines, à charge de deux messes par semaine. C'est du temps où elle concluait mariage avec le roi de France Charles VIII, puis avec son successeur Louis XII, que date le porche sud. La donation prorogée permit ensuite la construction de la tour et de son portail.

Au milieu du siècle, la générosité des familles seigneuriales qui ont leurs armoiries dans la maîtresse vitre, et celle des fidèles qui se rassemblaient en grand nombre, à l'occasion des pardons et des foires, a permis de compléter la décoration et les aménagements : les vitraux sont de 1556, tout comme l'ossuaire d'attache (1558) et la chapelle sud (1545); le chancel paraît dater lui aussi de ce milieu du XVI^e siècle, la date peinte sur sa galerie concernant peut-être sa polychromie. Le calvaire du placitre est à peine plus tardif (1575).

LES AMÉNAGEMENTS DU XVIII^e SIÈCLE A NOS JOURS

La réfection du chevet date de 1615. Les fenêtres gothiques de ce pignon proviennent du chevet primitif.

La sacristie à étage est du XVIII^e siècle. Le perron et son escalier à double volée de 1858.

Lors de la révolution française, l'expert nommé par le Directoire du district évaluait l'ensemble des biens appartenant au prieuré à 9 694 livres : c'était la maison prieurale du chapelain, celle du sonneur de cloches et différentes masures servant de prison, de chapelle, les courtils, jardins, prés et bois de chênes, de hêtres, d'ifs et d'ormeaux.

L'an onze vendémiaire, les habitants du village faisaient une pétition pour demander d'utiliser à leur profit la chapelle du Prieuré : « éloignés du chef lieu de notre mairie d'environ deux lieues et demi, nous éprouvons des difficultés insurmontables dans la fréquentation du dit chef lieu relativement aux différents exercices de notre religion, difficultés propres en quelque sorte à nous les faire abandonner. En effet les jours en hyver sont si courts et les chemins que nous avons à fréquenter... si impraticables que nous ne pourrions nous procurer dans plusieurs occasions le secours des ministres de la religion... » ils réclament le droit de continuer à enterrer leurs morts dans le cimetière du prieuré, de faire baptiser leurs enfants dans la chapelle « quoi que cette église soit en très mauvaise réparation et privée de tous les ornements », néanmoins « cette chapelle, une des plus belles du département, est en grande vénération à une infinité de personnes. Le grand nombre de pèlerins qui y vient de pays même fort éloignés contribue à fortifier la foi et à réveiller l'attention de personnes qui se laissent aller quelquefois à des égarements ». Les vingt et un hommes qui ont signé font confiance à l'évêque pour seconder leur démarche dès lors qu'« il ne s'agit que de nous procurer les moyens de salut » et curieusement ils assurent le sous-préfet de Châteaulin « si vous daignez être favorable à nos désirs nous vous prions d'être persuadé que nous formerons des vœux au ciel pour votre conservation ».

VISITE EXTERIEURE DU MONUMENT

On peut la commencer par le côté sud, en traversant l'ancien cimetière. En suivant cet itinéraire, le fidèle était invité à se pénétrer de la pensée de l'au-delà, avant de prier.

LE PLACITRE

Si l'Église appartient aux vivants, le placitre appartenait naguère aux morts depuis qu'ils ne pouvaient plus reposer sous les dalles de la nef. Ils y avaient leurs tombes tournées vers le Christ du Calvaire; celui-ci a même orientation que celui de l'autel : ainsi, tels ils étaient au jour de leurs obsèques face à la croix, leur espérance, tels ils se tiennent dans leur dernière demeure. Quand la place venait à manquer au cimetière, un ossuaire, comme celui qu'on peut voir à gauche du porche sud, recevait leurs reliques.



LE CALVAIRE

CEST CROIX FUT FAICT EN L'AN 1575 : M. MATHIEU GRA-VEC P(rêtre) G(ouverneur)... et cependant on dirait cette sculpture romane. La figure du Christ présente une curieuse parenté avec celle du Christ espagnol de Mitgaran (2^e quart du XII^e siècle). Au-dessous, les statues de la Vierge et de Saint Jean (décapité) au drapé ondoyant, tout comme le pagne du Christ et les jeux de sa barbe. Plus bas, Jésus — descendu aux enfers ? — tend les bras dans un geste implorant : il est dévotement assisté par deux anges.



Au dos de la croix, Saint Herbot présente le livre ouvert des Évangiles, tandis qu'au-dessous, Marie contemple son Fils gisant, entre Marie Madeleine et Jean ou Joseph d'Arimathie. Sur le socle, Véronique tenant le voile de la sainte Face et deux anges qui présentent les instruments de la passion.

Comme il convient au val des anges (aelez), la présence de ceux-ci est multipliée partout; certains se tiennent ici gravement pour recevoir le précieux sang qui coule des mains, des pieds et du côté ouvert. Au sommet de la croix, deux autres recueillent le dernier souffle de Jésus, formant, par un beau retourné, comme un dais au-dessus de lui. Par contre, du côté du mauvais larron qui tire affreusement la langue, les démons se contorsionnent pour encorder le malheureux et le tirer en enfer. Une forme monstrueuse, formant console de ce côté, est assez suggestive du lieu où il s'en va; tandis que de l'autre, celui du bon larron, nous sommes dans le monde céleste.

Avec ce réalisme, plus apparenté à celui du Moyen-Age, qu'à la deuxième moitié du XVI^e siècle, avec ce style de sculpture qui se souvient du roman ou du premier gothique, ce monument sur le placître nous rappelle que, près de cette chapelle, se sont déroulés jadis les jeux des « mystères », comme l'atteste un document ancien. Le peuple qui accourait en foule aux pardons et aux foires, en appétit de dévotion et de divertissement, trouvait là son compte de prédication et l'équivalent de notre cinéma comme émerveillement.

Le PORCHE SUD, est souvent, en Bretagne, l'entrée principale d'usage.

Il est commencé en 1498, comme l'atteste une inscription lapidaire, sous le porche près de la porte : MESSIRE JEHAN DE LAULNAY (I) P (RE) B (T) RE GOUVERNEUR DE CEANS FIST FAIRE CEST PORTAIL. COMMENCEMENT LE PREMIER JOUR DE JUIET MIL QUATRE CENTS QUATRE VINGT DIX OUIT.

Ce porche est apparenté, pour sa décoration, à ceux du Folgoat et de La Martyre.

Dans les moulures de l'arcade extérieure, comme de chaque côté de la figure divine qui la surmonte, des personnages, anges et prophètes, montent la garde, ou bien prennent leur vol; ils déploient leurs phylactères, comme des personnages de bandes dessinées leurs bulles. Ici, la bulle a perdu son inscription peinte : la parole est à inventer : au passant de l'entendre en lui-même. Au-dessus, un cadran solaire de 1581.

(1) Au zèle de J. de Laulnay on doit aussi la chapelle de Quilinen en Landrévarzec.



Sous leurs dais, alignés de chaque côté du porche, présentant gravement leur insigne et leur témoignage de la foi, les apôtres montent une garde solennelle à l'entrée de l'église.

Le porche est profond de deux travées, avec croisées d'ogives. Dans ce vestibule, sous leur dais, s'alignent les douze apôtres, chacun désigné par son nom et ses attributs. Ils sont les témoins de la foi; sur leurs banderoles ils en rappellent les articles aux fidèles qu'ils accueillent sur le seuil. Ces statues de granit ont été polychromes. Elles gardent les traces des ocres jaune et rouge et des terres vert azur d'origine. Au couronnement de l'arcade extérieure, le Seigneur préside leur réunion. Et, au-dessus de la porte, le Patron du lieu, St Herbot, les pieds dans les feuillages, est le dernier témoin qu'on salue avant de franchir la porte; en signe de fidélité à la tradition apostolique, il présente à ceux qui entrent le livre de la Parole de Dieu (au socle de la statue une date : 1481).

A l'étage de ce porche, la chambre de délibération des fabriques est signalée par sa mansarde, et par la tourelle de son escalier d'accès. On y faisait briller autrefois la lanterne des morts qui annonçait les services funèbres.

A gauche du porche, un ossuaire d'attache de 1558, de facture classique, avec inscription : « O PASSIO MAGNA O PRO... » (?). Sous les ossements qui s'y accumulaient, on retrouva, au siècle dernier, une croix de procession en argent doré, dissimulée là, sans doute au cours de la Révolution.

La chapelle en saillie qui flanque le côté sud de la tour (dédiée à Ste Barbe) est d'un emplacement peu courant (1). Sa fenêtre, comme celle du bas côté sud, est flamboyante. Cette construction serait un aménagement de 1545 si l'on en croit l'inscription d'une clé de voûte.

LA TOUR ET LE PORTAIL OUEST

Avec ses baies jumelées sur chaque face, et dans les angles au-dessus des contreforts à pinacles, ses arcs en mitres, elle imite les tours de la cathédrale de Quimper, dont se sont inspirés déjà les architectes du Folgoat, de Locronan...

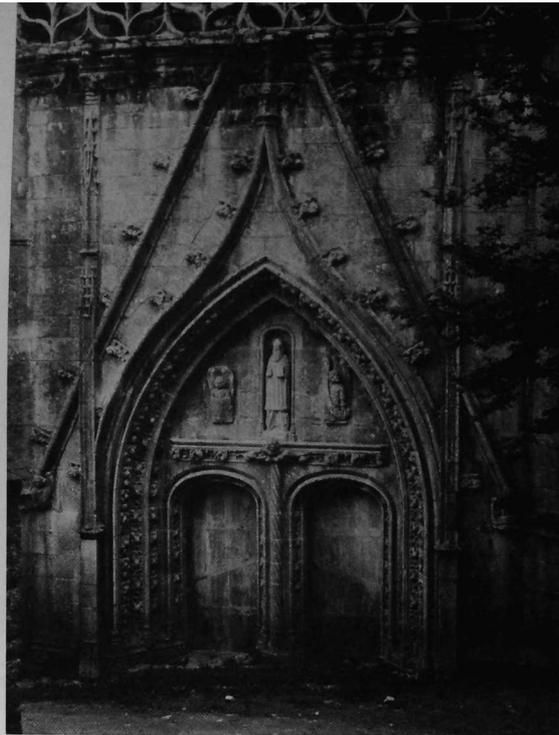
Sous la tour, d'une trentaine de mètres, s'ouvre un porche qui donne accès à la nef. Il est d'une architecture et d'une ornementation qui ont été jugés assez intéressantes pour qu'on les reprenne ensuite à Carhaix, à N.-D. de la Croix de Loqueffret, à la Trinité de Melgven, au Moustoir en Kernével, à St-Tugen, à St-Germain. C'est sans doute le même atelier qui, après avoir terminé cette tour avec son porche vers 1529, s'est occupé de la construction de St-Trémeur.

Entre les deux portes en anse de panier, un petit personnage retient, comme il peut, deux chiens affrontés. Il est juché sur une colonne torse.

(1) C'est une réplique du Pénity de Locronan.

Un portail qui a fait école avec son arc à accolade très élancé et son encaêtrement par un faux gable qui sectionne les contreforts à pinacles de l'embrasure.

Entre les deux portes, une colonne torse insolite dans ce décor: ainsi s'annonce le goût nouveau de la renaissance.



Cette colonne apparaît là comme une des premières manifestations de la Renaissance; la Bretagne n'est pas en retard pour accueillir le nouveau style. Nous sommes en 1516, comme nous en avertit un ange à phylactère, au-dessus de la porte :

L'AN M:VcXVI: FUT CEST PORTAL
COMĀCE : MESS : CHO : K(er) DEFFEZ
GOUVERNE

Deux anges déploient des acclamations : BENEDICTUS... *Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur* et LAUDATE... *Loué soit Dieu dans ses saints*.

A droite de la porte, un personnage fait le geste de tirer son chapeau en saluant le visiteur : PAX VOBIS, comme s'il était l'évêque.

A gauche de la tour, une fenêtre fleurdelysée d'usage cornouaillais.

FAÇADE NORD

Elle présente, à la fois, l'aspect le plus ancien par sa porte et par son mur de schiste du XIV^e siècle, et le plus récent, par la sacristie à étage du XVIII^e siècle et par l'escalier de 1858 qui se loge gauchement entre les contreforts.

CHEVET

Ce mur a été reconstruit vers 1615 avec réemploi des fenêtres du chevet précédent. Il est appuyé par quatre contreforts couronnés de lanternons et de croissants. Suivant l'exemple de l'architecte de Kerjean, on s'est servi d'un emblème qui évoque curieusement ici la mémoire de Diane de Poitiers.

VISITE INTERIEURE

Pénétrons maintenant dans la chapelle : la lumière est discrète ; les vitraux du chevet créent le recueillement dans cette « nef obscure », qui reçoit surtout le jour de la fenêtre sud.

Le plan est presque carré pour ce vaisseau de 5 travées avec bas-côtés ; le chœur occupe deux de ces travées. Les plafonds sont lambrissés avec poutres peintes à motifs géométriques. Les arcs de la nef hésitent entre le plein cintre et le tiers-point. Des chapiteaux en corbeilles couronnent des piliers octogonaux, flanqués de quatre demi colonnettes, dans l'esprit de Pont-Croix.

Une particularité assez rare pour un édifice religieux : les pierres de taille des fenêtres les plus anciennes sont marquées des poinçons propres aux piqueurs ; par exemple des cœurs, des I, ou des H. Ces marques servaient à justifier leur travail et à calculer leur salaire.

LE CHANCEL

Ce qui s'impose d'abord au regard, c'est cette clôture du chœur en bois sculpté. Elle forme un bel ensemble renaissance qui supporte une crucifixion, comme le ferait une poutre de gloire.



Un chancel qui fait du sanctuaire « le saint des saints ».

Au devant les tables d'offrande.

CRUCIFIXION. Le Christ en Croix est entouré de la Vierge, de Saint Jean et de Marie Madeleine éplorée. De chaque côté, les croix des larrons. Des angelots suspendus recueillent le sang du sacrifice pour l'Eucharistie. Le sol est truffé d'ossements : il s'agit du « Golgotha », « le lieu du crane ». Au sommet de la croix, dans la posture du crucifié, le pélican, dressé sur son nid, les ailes déployées, exprime le sens caché ; l'oiseau qui s'ouvre la poitrine pour nourrir ses petits figure le don que Jésus fait de sa vie pour le salut des hommes.

Au-dessus de la grille, une inscription peinte de 1659, reprend un verset des lamentations de Jérémie : O VOS OMNES QUI TRANSITIS PER VIAM ATTENDITE ET VIDETE SI EST DOLOR SICUT DOLOR MEUS - O VOUS TOUS PASSANS ARRESTEZ-VOUS ET VOYEZ S'IL EST UNE DOULEUR SEMBLABLE A LA MIENNE. Lam. On ne se résoud pas à considérer la date de cette inscription comme celle du calvaire. Les vêtements de Madeleine ou des larrons sont d'une époque plus ancienne. La date concerne plutôt l'œuvre de polychromie de l'ensemble.

LE CHANCEL est formé d'un soubassement à panneaux décoratifs, supportant des balustres en candélabres; et au-dessus un entablement à la frise historiée.

Ce qui reste aujourd'hui de la polychromie n'est pas usure et patine du temps, mais l'aboutissement de mémorables restaurations...

DU COTÉ EXTÉRIEUR au chœur, cette frise est constituée de panneaux séparés par des cariatides. Dans la partie donnant sur la nef, ils représentent *les apôtres*. De gauche à droite : St Pierre et sa clé, St André et sa croix, Jean et son calice, Jacques le Majeur, avec chapeau et bourdon; surmontant la porte, deux panneaux plus larges séparés cette fois par St Herbot sous un dais; les apôtres y sont jumelés : Thomas avec équerre et Philippe avec croix latine, Barthélémy avec couteau et Mathias avec lance; les quatre derniers panneaux sont pour Jacques le Mineur et le bâton du foulon; Simon et la scie; Mathieu avec son livre et une hallebarde; Jude avec une épée. La particularité de chacun est généralement l'instrument de son supplice ou bien sa caractéristique : le pouvoir des clés de Pierre; la longue marche de Jacques jusqu'en Espagne; le souci de tout vérifier de Thomas...

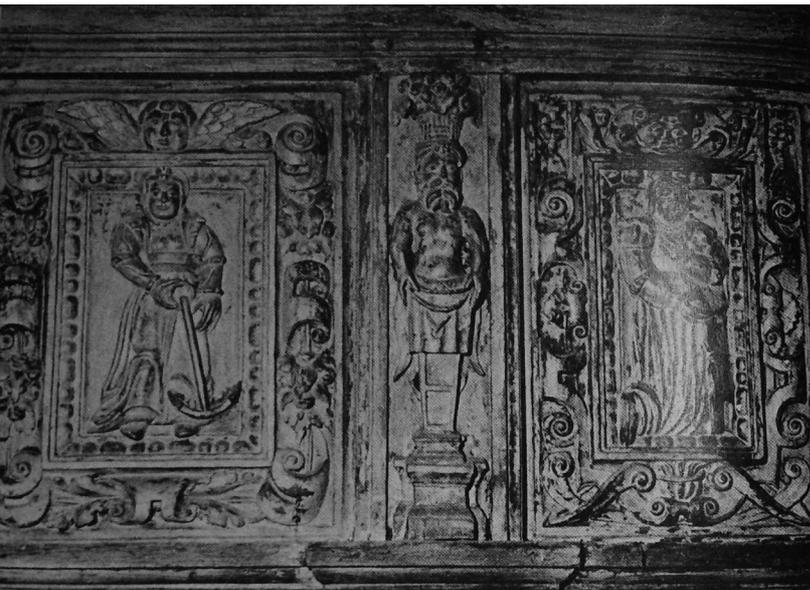
Donnant sur les bas-côtés, à droite et à gauche, quatre panneaux décoratifs et cinq panneaux historiés : ces *personnages*, hommes et femmes munis de viole, de harpe, d'épée, tenant une ancre, versant de l'eau, sont-ils allégoriques (vertus ou arts libéraux) ou bien représentent-ils la société du temps ?

A L'INTÉRIEUR, l'entablement présente une frise analogue, car les panneaux sont sculptés sur leurs deux faces. Au dos des apôtres, s'alignent ici les *sibylles*. Au Moyen-Age, ces prêtresses d'Apollon passaient pour avoir annoncé le Christ, et elles prenaient place avec David et les prophètes (« Témoin David et la sibylle », chantait le « Dies Irae »). On avait porté leur nombre à douze. Ici, rompant la série des cariatides (comme sur l'autre face St Herbot) un Christ enseignant donne la signification de leur présence. Elles présentent des signes annonciateurs de Jésus, depuis la mangeoire de



Intérieur du chancel et le tombeau de Saint Herbot.

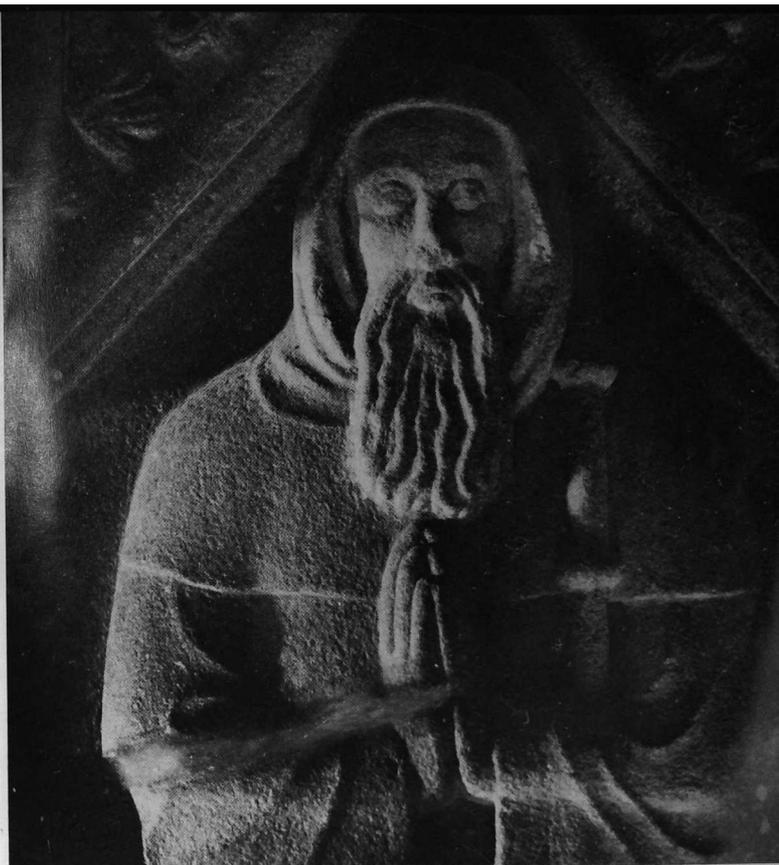
la crèche, jusqu'à sa passion, sa mort et sa résurrection, et son retour pour le jugement : de gauche à droite on pourrait reconnaître, au risque de se tromper : la Sibylle cimmérienne et son cor annonciateur du jugement ? la Prygienne avec la croix à gonfanon de la résurrection, l'Hellespontique avec la croix de la passion; la Persique avec sa lanterne et les serpents (l'arrestation ?); la Samienne avec un roseau; l'Européenne et l'épée (celle du massacre des innocents); la Tiburienne et le gantelet des soudards aux outrages; la Lybique et le sceptre ou le flambeau; la Cumienne et la mangeoire de la crèche; la Delphique et la couronne d'épines; l'Erythréenne et la pomme; l'Agrippéenne et le fouet de flagellation... Cette figuration a inspiré d'autres sculpteurs à Brennilis, à Lampaul-Guiliau, à La Martyre ou à Pleyben.



Vrais, allégoriques ou fantastiques, ils rappellent autour de l'autel le présent, le passé ou les rêves de l'humanité.

De chaque côté du chœur, d'autres personnages qu'on a identifiés très diversement : s'agit-il de souvenirs de la Bible ou de la mythologie ? (Hercule ou Gédéon ? Orphée ou David ? de prophètes, de docteurs ? ou tout simplement des gens de robe ou d'épée représentant la société du XVI^e, dont, en tout cas, ils portent les habits ?). Le sculpteur s'est peut-être moins creusé la tête que les commentateurs.

Autour du chancel, quinze STALLES, dont les miséricordes sont diversement sculptées, parfois avec réalisme. Elles sont surmontées d'un baldaquin. Dans le couronnement, rythmé par des candélabres, des têtes saillantes en haut relief au nombre de dix-huit, représentent une suite dont le sens échappe; le nombre dix-huit a donné lieu à toutes sortes de supposi-



Sant Herbot elghez contemplateur de l'Eternel

tions : apôtres et évangélistes ? — on peut bien reconnaître un Saint Pierre et un Saint Paul, un Judas avec sa bourse, mais comment expliquer le nombre de dix-huit, même en comptant ces deux derniers en supplément des douze et en ajoutant les évangélistes qui ne sont pas des apôtres, le total est seulement seize. Faut-il imaginer les grands ou petits prophètes, les docteurs ? Le sculpteur a peut-être seulement voulu peupler le dais de figures plus marquées par la foi que celles qui se contorsionnent sous la miséricorde des stalles.

TOMBEAU DE SAINT HERBOT

Dans la clôture du chœur, en bonne place du côté de l'Évangile, le saint est représenté en bas relief, sur une dalle de granit qui repose sur quatre pilettes à section carrée, sans ornements. Hiératique, le saint à la longue barbe, aux yeux ouverts sur l'éternité, aux mains jointes, est vêtu d'une longue robe et d'un camail. Il serre sous un bras un bourdon, et l'autre retient une aumônière avec un livre. Ses pieds reposent sur un lion. Un arc en mitre feuillagé l'encadre. Le monument semble dater du XV^e siècle.

TABLES D'OFFRANDE

C'est en l'honneur du saint protecteur des bêtes à cornes que sont dressées, de chaque côté de l'entrée du chancel, deux tables de pierre; elles servent à recevoir les mottes de beurre d'un côté et de l'autre les queues de vaches que les fidèles apportent en offrande, pour obtenir la protection du saint sur leur bétail, et pour entretenir à la fois la chapelle et son chapelain. Naguère on vendait aux enchères ces poignées de crin qui finissaient par former des masses considérables utilisées par l'industrie. Un mode d'offrande à convertir !

VITRAUX

Au-dessus du Maître autel, en mémorial, la *maitresse vitre* représente les scènes de la passion.

Elle est de 1556 et porte la signature du maître verrier morlaisien THOMAS QUEMEN(ER). Elle a été réemployée et réajustée sans doute, tant bien que mal, lors de la réfection du chevet. Deux restaurations, celle de Claude Le Roux de 1716 et celle de Hucher et fils en 1886 l'ont quelque peu affadie.

Dans les lancettes, de gauche à droite et de haut en bas, se déroulent les scènes de la passion, chacune occupant deux compartiments : 1 & 2 Jésus au jardin des oliviers;

Entre un pauvre et un riche contemporains des « Plaidiers », bedonnant mais digne, St Yves défend le bon droit.



3 & 4 son arrestation; 5 & 6 devant Caïphe; au-dessous 1 & 2 devant Pilate et le texte joint : *Videns autem ... voyant que cela ne servait à rien qu'à accroître le tumulte : « je suis innocent du sang de ce juste; à vous de voir! »; 3 & 4 flagellation : « alii autem... d'autres lui mettaient la main sur la figure en lui disant : « dis-le, Christ, qui t'a frappé? »; 5 & 6 : et bajulans... Portant sa croix, comme un bât, il sortit vers le lieu, appelé calvaire, et en hébreu, Golgotha ».*

Il est étonnant que la représentation s'arrête là : est-ce parce que la crucifixion figurait déjà au chancel qu'on ne l'a pas fait figurer au vitrail ?

Dans les soufflets les armoiries des familles du Russec de la Marche, du Chastel, de Keramanach, de Rosily, de Trefflech, de Berrien.

Au-dessus de l'autel nord : *Martyre de Saint Laurent*, assis sur le gril; son juge porte le costume oriental, tel qu'on le voyait, au XVI^e siècle, dans la peinture et la gravure flamande.

Au-dessus de l'autel sud, *Saint Yves* entre deux plaideurs. Ces deux vitraux sont de la même date et ont subi les mêmes restaurations que la maîtresse vitre.

STATUES ANCIENNES

De précieux albâtres anglais du XV^e siècle ont malheureusement disparu.

A gauche du maître autel, NOTRE DAME DE BONNE NOUVELLE nimbée de lumière, dans une mandorle, elle porte l'enfant Jésus sur le bras droit : celui-ci le doigt levé apporte la bonne nouvelle. Ces angelots musiciens ou acrobates folatrent autour. Sur les volets sont peintes sans beaucoup d'inspiration ni de talent, les figures des grands prophètes : Zacharie, Jérémie, Daniel et Joël, David, Isaïe.

A droite, dans une niche à volets losangés, Saint Herbot, avec la même robe et le même camail que sur son gisant; mais ici il tient une crosse d'abbé.

Dans le bas-côté sud SAINT YVES, portant le bonnet carré de maître es arts : vêtu d'une soutane, d'un surplis et d'un camail, bedonnant mais digne, un rollet à la main, il siège entre un riche et un pauvre, représentés en bas relief polychrome sur les volets. Le premier, dont Yves refuse d'un geste les épices, est vêtu comme les courtisans de Louis XIV et les marquis de Molière. Le second, en haillons, se tient embarrassé, le chapeau à la main et le doigt sur la bouche.

Du même côté, sur un pilier, une PIETA de pierre polychrome du XVI^e siècle, présente le corps pantelant de son Fils, dont deux anges supportent pieusement la main et le pied.

Dans la chapelle du sud-ouest un Saint Clair (?), et une Sainte Barbe récente.

Au bas côté nord, à droite du vitrail, une statue de St LAURENT en dalmatique n'a plus comme attribut que l'extrémité de son gril.

Dans la même chapelle une Ste GENEVIEVE, tient le cerge qui la guidait, d'après la légende, tandis que, les nuits durant, elle visitait les églises: un démon s'efforçait d'éteindre, avec le vent des tempêtes, la flamme qu'un ange rallumait.



Cette miséricorde évoque-t-elle le Gawr plié en neuf dans sa tombe ?

CONCLUSION

Par son implantation insolite, par la noblesse de son architecture et de son mobilier, cette chapelle suffit à assurer la renommée d'HERBOT ELGHEZ. Par ailleurs, aucune bourgade en Bretagne ne porte son nom. Quelques rares chapelles lui sont dédiées sous les noms d'Herbot, Erbot, Derbot, ou même Talbot, à Collorec, St Thonan, Taulé, Le Trévoux, en Finistère, à Cavan, Ploulech, Plonévez Quintin, Le Vieux Marché, en Côtes-du-Nord, à Berné, dans le Morbihan : c'est peu par comparaison avec les grands saints bretons; à en juger par là, sa célébrité paraît restreinte. Mais si on voulait énumérer les églises rurales qui ont une statue de lui, la liste serait interminable. Les doucoureux platres de Saint Sulpice, qui multiplient partout sa présence, correspondent bien mal à la rudesse et au détachement de l'ermite, tel qu'on l'imagine en ces temps reculés, tel qu'on le voit représenté en son gisant de pierre. Ces statues attestent pourtant que la renommée du saint est allée s'élargissant avec les siècles. Il avait le handicap de cinq à six siècles après les antiques moines et évêques fondateurs, venus d'Irlande et du Pays de Galles. Quand la gloire de sa sainteté s'est propagée, toutes les places étaient prises. Mais si son nom n'est nulle part, son culte est partout.

Ce culte des saints « utiles » paraît fléchir aujourd'hui. Devenons-nous plus désintéressés ? ou plutôt les vétérinaires et les techniciens n'ont-ils pas pris une partie de l'emploi des saints Eloi, Antoine ou Herbot ? Le témoignage de leur vie reste pourtant irremplaçable : pour nos contemporains, de toute idéologie, qui se soucient de l'environnement et réproouvent la société de consommation c'est le respect de la nature et le choix d'un certain détachement ; pour le croyant, c'est l'affirmation que Dieu est l'unique nécessaire et la preuve qu'il suffit à combler le cœur de l'homme.

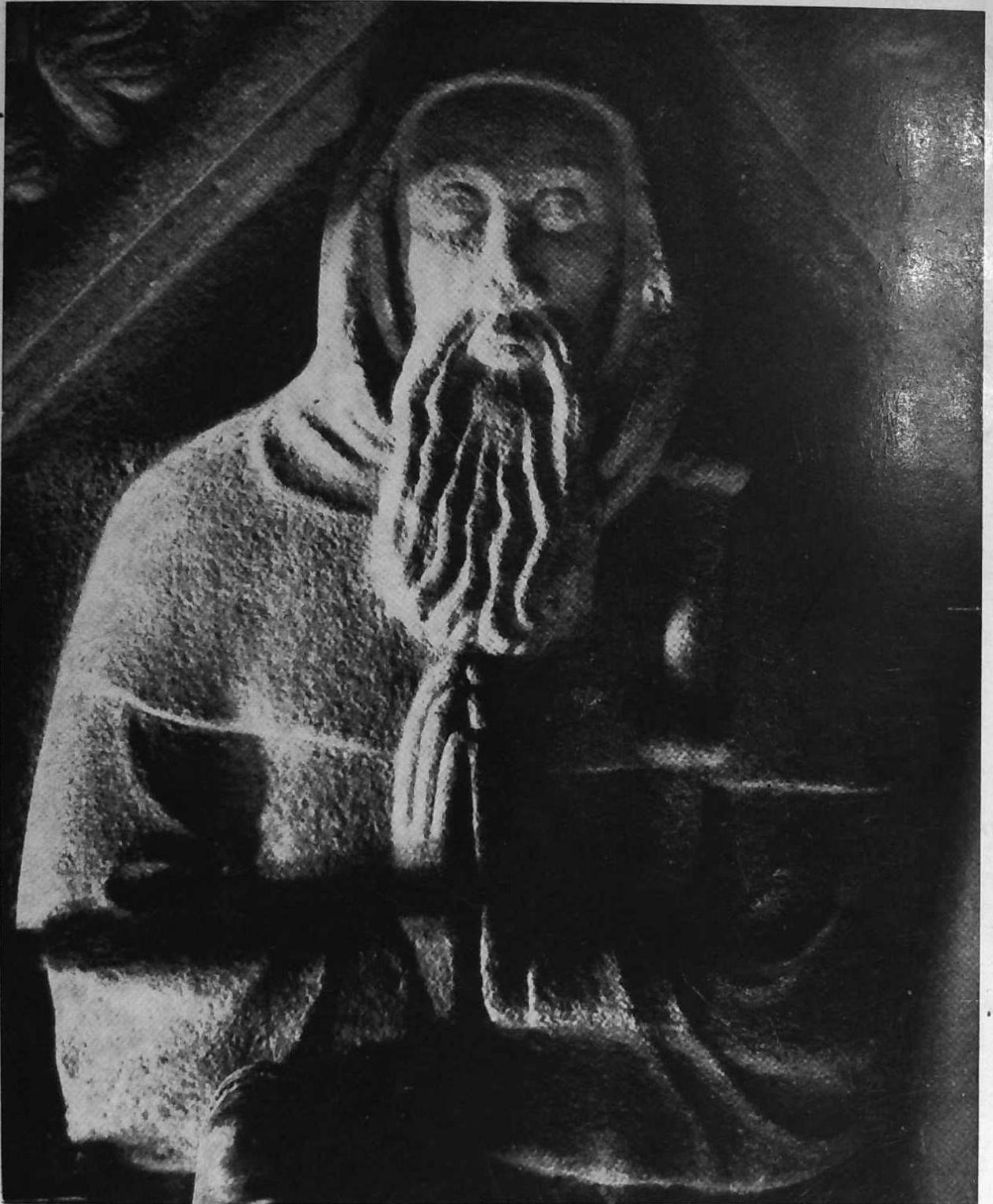


*Nimbée de lumière,
faisant la joie des anges,
N.-D. de Bonne Nouvelle.*

BIBLIOGRAPHIE

- COUFFON : L'Eglise de Saint Herbot. 1953.
- WAQUET : L'art breton. Arthaud.
- A. LE BRAS : Légendes orales. Annales de Bretagne. VIII 1893.
- LARGILLIÈRE : Les Saints et l'organisation chrétienne primitive de l'Armorique bretonne. 1925.
- DUINE : Hagiographies bretonnes.
- LOTH : Noms des saints bretons.
- ABGRALL : Notes d'architecture bretonne.
- LE GUENNEC : Les châteaux en Bretagne.
- ALBERT - LE GRAND : éd. DE Kerdanet.
- T. G. E. POWELL : Les Celtes. Arthaud.
- Société Archéologique du Finistère 1911 - 1914 - 1916.
- TOSKER : Le Finistère pittoresque.
- F. LECLERC : Bulletin de St-Louis de Châteaulin.
- Ch. PERENNES : notice.
- REAU : Iconographie de l'art chrétien.
- Guide de la Bretagne mystérieuse.
- MILLOUR : Saints guérisseurs.

Cette plaquette avec texte de Maurice Dilasser et photographies de Jos Le Doaré, a été achevée d'imprimer le 25 Octobre 1975, sur les presses de l'Imprimerie Cornouaillaise, à Quimper.



Hiératique, saint Herbot à la longue barbe, a les yeux ouverts sur l'éternité.